



## Le cha-cha-cha de Jorrín

Par Orlando Carrió

Traduit par Alain Georges R. de Cullant

Numéro 6, 2020

Alors qu'il était dans l'Orquesta América, en tant que directeur musical, Enrique Jorrín a enregistré, en mars 1953, son œuvre bien connue *La engañadora* (avec Silver Star), une pièce anthologique qui marque la naissance d'une nouvelle modalité de danse : le cha-cha-cha, un rythme contagieux dont peu parviennent à s'échapper. Fait intéressant, le maestro, audacieux et intuitif comme peu d'autres, s'est inspiré, pour faire cette pièce, du son que les danseurs provoquaient en traînant les pieds sur le sol ... La touche magique a été marquée par le güiro de Gustavo Tamayo, instrumentiste de l'Amérique : « Un, deux, trois... cha-cha-cha ! »

*La engañadora* raconte l'histoire d'une jeune femme ayant une anatomie colossale (seins, hanches, fessier) qui était présente dans une salle de bal à l'angle des rues Prado et Neptuno, que fréquentait également le jeune Jorrín, créateur de très bons danzones et de partitions pour le théâtre. Selon les anciens chroniqueurs, « tous les hommes regardaient cette femme » ; cependant, un secret fut bientôt découvert : « ses formes sont artificielles ».

En 2013, le collègue Rafael Lam a publié, dans les réseaux, un article intéressant où il déclare : « Le modèle qui a servi à illustrer *La engañadora* vit toujours à La Havane, elle s'appelle Águeda Álvarez et son nom de scène était Lalín Lafayette ; connue aussi avec le surnom de La Gracieuse de Cuba ».

Le cha-cha-cha a eu un grand succès parmi les danseurs à Cuba, du Mexique et dans de nombreux autres pays, où il est devenu une mode, une fièvre, capable de faire danser les plus fervents. Il était joué tous les jours dans les fêtes et de salles de bal, des milliers de disques avec ses chansons les plus légendaires ont été vendus et des dizaines d'orchestres l'ont repris. Leonardo Depestre a indiqué à juste titre, dans *La Jiribilla*, que cette manifestation de danse a permis de tourner à nouveau les yeux des danseurs vers des rythmes nationaux tels que le son, le boléro et la rumba, assiégés par la musique nord-américaine, et en particulier par le rock sauvage des années cinquante.

Au fil des ans, le cha-cha-cha est resté dans la préférence du public grâce à de nouveaux succès de Jorrín, dans le style d'*El alardoso* et *El túnel*, qui ont inspiré d'autres compositeurs importants tels

que Richard Egües (*El bodeguero, Sabroso*), Rosendo Rosell (*Calculadora*) et Miguel Jorrín (*No te bañes en el Malecón*).

La célèbre actrice française Brigitte Bardot a dansé un *cha-cha-cha* dans son film audacieux *Et dieu créa la femme* ; le Roi de Mambo, Pérez Prado, l'a inclus dans son répertoire ; Fajardo y sus Estrellas l'ont joué dans les grands cabarets, tels que le Montmartre de La Havane et le Waldorf Astoria de New York, et Nat King Cole a triomphé à la radio avec des versions atypiques de la musique de Jorrín.

En fait, Enrique Joaquin était un dieu de la musique : violoniste, chef d'orchestre, arrangeur et compositeur ; mais, en outre, il avait un grand sens de l'humour, ce qui lui a permis de dépeindre dans ses créations plusieurs personnages pittoresques de la capitale, où il a développé presque toute sa carrière. Né à Candelaria, province de Pinar del Rio, le 25 décembre 1926, enfant, son père, tailleur et clarinettiste d'orchestres populaires jouant dans la province actuelle d'Artemisa, l'encourage à suivre le chemin de la meilleure musique populaire cubaine, malgré les risques incontestables de la profession.

À l'âge de 11 ans, il crée et interprète son premier danzón, intitulé *Hilda*, et à partir des années 40, il rejoint le groupe de danzones Hermanos Contreras, où s'incorpore ensuite dans les orchestres Arcaño y sus Maravillas, Ideal et América, de Ninón Mondéjar, avant de fonder son propre groupe musical en 1954 et d'aller au Mexique.

J'ai eu l'occasion d'interviewer Enrique Jorrín pour *Bohemia*, peu avant sa mort, qui s'est produite le 12 décembre 1987, à l'âge de 60 ans. C'était un artiste immense et un être humain exceptionnel. Je me souviens qu'à l'époque, il préconisait une plus grande présence de notre musique à la radio et à la télévision nationale. Aujourd'hui, son cha-cha-cha reste en vigueur dans la philosophie des anciens et aspire à continuer la conquête des jeunes, qui sont parfois étonnés et ne peuvent manquer d'admirer la façon de danser de leurs parents et grands-parents.